

Portrait du général Bonaparte, par François Gérard.

te-cinq livres de poudre, et chassaient une bombe de six cents livres à douze cents toises en l'air et à une lieue et demie en mer.

Chaque bombe lancée revenait à une dépense moyenne de 325 francs. Pour mettre le feu à ces épouvantables machines, que nos artilleurs appelaient des *monstres* et les canonnières de marine des *mignonnettes*, ceux-ci se servaient de lances de douze pieds de long ; le *lancier* se fendait presque jusqu'à terre en se masquant l'oreille avec

l'épaule, et ne se relevait qu'un instant après que le coup était parti.

Ce fut l'Empereur qui voulut *baptiser* cette barbarie en lançant la première *bombe monstre*. Il fit feu ; le coup partit et le sang lui sortit aussitôt des oreilles. Pendant deux jours il fut complètement sourd et, comme on peut le penser, d'une humeur insupportable. Trois jours après, comme un enfant qui n'a rien de plus pressé, une fois sa douleur passée, que d'aller toucher à l'objet qui l'a blessé, Napoléon, à sa première sortie, alla examiner en détail la batterie de la *Tour d'Ordre*.

Comme il se promenait en silence autour du terrible mortier, il s'approcha d'un groupe d'artilleurs de marine où il venait d'entendre prononcer son nom, et adressa la parole à celui de ces canonniers dont la mine le frappa davantage.

— Toi ! comment t'appelles-tu ? demanda-t-il au marin en le désignant du doigt.

Ce dernier était un Provençal aux manières brusques, au langage naïf, et qui conservait parfaitement les locutions peu correctes et l'accent de son pays.

— *Tron de diable !* Sire, répondit-il en grasseyant et sans faire sentir les *r*, vous avez peu de mémoire : je suis Pomayrol, le fils du cambusier de *l'Orient*, que vous étiez à son bord il y a cinq ans, et que même nous avons levé l'ancre à Toulon, belle ville, je m'en flatte !

— Ah ! ah ! fit Napoléon en se jouant la tête, comme pour rappeler un souvenir confus.

— De telle sorte, reprit le marin, que vous me donnâtes quatre écus de six livres tournois, un certain soir que je me jetai à la mer pour aller repêcher un qui y était tombé, que je croyais de votre état-major, que pas du tout : c'était une vieille carcasse de vache dont mon père s'était débarrassé parce que les vers y étaient venus à l'abordage ; eh donc ! bagasse !

— Ma foi ! tu as raison, dit Napoléon en tirant une petite tabatière d'or de sa poche ; je te reconnais maintenant, quoique tu sois un peu changé de figure. Est-tu toujours aussi original ?

— Bagasse ! il faut bien être quelque chose sur cette terre de misère ; tout le monde, Sire, ne peut pas être comme vous, empereur des Français, roi d'Italie... *As pas peur !*

— C'est vrai, fit Napoléon en souriant. Quoi qu'il en soit, mon brave, je suis content de te revoir.

En disant ces mots, l'Empereur ouvrit sa tabatière et aspira une prise de tabac. Aussitôt le marin tendit le jarret en avançant d'un pas, et allongea une main énorme vers la tabatière de l'Empereur, en lui montrant le pouce et l'index :

— *Tron de diable!* Sire, dit-il en s'inclinant, *As pas peur!* voulez-vous me permettre?

— Avec plaisir, dit Napoléon en lui présentant sa tabatière ouverte.

Et le marin ayant plongé ses deux doigts dans la tabatière de l'Empereur, y prit quelques grains de tabac. Napoléon fit une légère grimace, referma la tabatière qu'il mit dans la poche de son gilet, et continua ce qu'il appelait sa tournée.

Le soir il ramena avec lui, pour dîner, la plupart des chefs de corps et ceux des différents services, de sorte qu'avant de se retirer dans sa chambre à coucher, il savait l'état des affaires mieux que s'il eût parcouru des volumes de rapports.

Il se promenait lentement dans sa chambre en paraissant réfléchir, lorsque s'arrêtant tout à coup et jetant du côté de l'Angleterre un regard étincelant :

— Un bon vent et trente-six heures! s'écria-t-il.

Constant arriva avec un volumineux paquet de lettres. Napoléon regarda la suscription et le timbre de chacune d'elles et les jeta par terre les unes après les autres ; mais il décacheta le paquet expédié du ministère de l'intérieur. Après avoir regardé longtemps un grand cahier, il sauta tous les feuillets pour arriver au dernier, où il lut cette signature :

JONES FULTON, *ingénieur.*

— Ah! ah! fit-il, le voilà donc enfin ce fameux Mémoire! Puis ayant compté les feuillets :

— C'est trop long pour être lu ce soir, ajouta-t-il en posant le cahier au chevet de son lit ; nous examinerons cela demain à tête reposée.

Le lendemain, à cinq heures du matin, par un magnifique soleil d'été, Napoléon, coiffé d'un madras à larges rais négligemment noué sur son front, d'où s'échappaient quelques mèches de cheveux noirs

et lisses, et vêtu d'une robe de chambre et d'un pantalon à pieds de molleton blanc, avec des pantoufles vertes, se promenant dans la chambre à coucher de sa baraque, en tenant dans ses mains le cahier sur lequel il n'avait fait que jeter les yeux la veille.

Il le feuilletait et le refeilletait : c'était le *Mémoire* que l'ingénieur Fulton lui avait adressé *sur la puissance motrice de la vapeur, appliquée aux bateaux plats destinés à opérer la descente en Angleterre*. Ce rapport commençait ainsi :

« Sire, la mer, qui vous sépare de votre ennemi, lui donne sur
« vous un immense avantage. Servi tour à tour par les vents et par
« les tempêtes, il vous insulte impunément, il vous brave dans son île
« inaccessible pour vous. Eh bien ! cet obstacle qui le protège, je puis
« le faire disparaître !... Je puis, malgré tous ses vaisseaux, en tout
« temps et en peu d'heures, transporter votre armée sur son territoi-
« re, sans craindre les tempêtes et sans avoir besoin du secours des
« vents !... Mes moyens, Sire, les voici, etc. »

Napoléon interrompait de temps en temps sa lecture, et à chaque fois, regardant fixement devant lui, sans cependant arrêter ses yeux sur aucun objet, laissait échapper des paroles telles que celles-ci :

— Si cet homme dit vrai, je lui donne une couronne... Si cet homme est certain de ce qu'il avance, les peuples lui élèveront un jour des statues d'or.

Pendant plus d'une heure que dura la lecture du *Mémoire* de Fulton (car l'Empereur la suspendait pour songer à ses conséquences), il parut entièrement absorbé par la nouveauté et le grandiose du projet qui lui était soumis. Enfin il appela Constant, qui couchait en dehors sur un matelas posé en travers de sa chambre, et lui dit :

— Courez au logement de Daru, et qu'il vienne à l'instant.

Lorsque l'intendant-général de l'armée arriva, il trouva Napoléon dans la salle du conseil, debout, les bras croisés sur sa poitrine, et comme en contemplation devant l'immense carte qui tapissait cette pièce.

— Ah ! ah ! vous voilà, Daru ; bonjour ! Asseyez-vous là, à ma place, et écrivez ce que je vais vous dicter.

Comme nous l'avons dit, il n'y avait dans cette salle qu'un seul siège. Daru hésita en voyant que l'Empereur allait nécessairement rester debout devant lui.

— Mais... Sire, dit-il avec embarras, Votre Majesté ne peut pas...

— Attendre?... C'est vrai ! interrompit Napoléon, qui avait deviné le scrupule de Daru. Allons ! allons ! reprit-il.

Et, passant lestement derrière cet administrateur, il lui appliqua les deux mains sur les épaules, et le fit asseoir de force en lui disant :

— Ecrivez !... C'est au ministre de l'intérieur :

« Monsieur de Champagny, je viens de lire le projet du citoyen
« Fulton, ingénieur, que vous m'avez adressé beaucoup trop tard, en
« ce qu'il peut changer la face du monde. Quoi qu'il en soit, je dé-
« sire que vous en défériez l'examen à une commission composée de mem-
« bres choisis par vous, dans les différentes classes de l'Institut.
« C'est là que l'Europe savante irait chercher des juges pour résoudre
« la question dont il s'agit. Une grande vérité, une vérité physique,
« palpable, est devant mes yeux, ce sera à ces Messieurs de la voir
« et de la saisir. Aussitôt leur rapport fait, il vous sera transmis et
« vous me l'enverrez. Tachez que tout cela ne soit pas l'affaire de
« plus de huit jours, car je suis impatient. Sur ce, monsieur de Cham-
« pagny, je prie Dieu de vous avoir en sa digne garde.

« De mon camp de Boulogne, ce 21 juillet 1804.

« NAPOLÉON. »

— Maintenant, continua l'Empereur, expédiez sur-le-champ une estafette.

Dès que Daru fut sorti, les aides de-camp entrèrent pour prendre ce qu'on appelait *l'ordre du jour*. Napoléon dit à l'un d'eux d'aller à la baraque de l'amiral Bruix, pour le prévenir qu'après son déjeuner il visiterait la côte depuis Boulogne jusqu'à Ambleteuse, c'est-à-dire sur une longueur de plus de deux lieues, et qu'il désirait qu'il l'accompagnât ainsi que les chefs des différents services.

En l'absence de Napoléon, les constructions navales n'avaient pas été poussées avec moins d'activité que les travaux des ports.

Les chaloupes canonnières, les bateaux plats et les péniches avaient été confectionnés sus tous les chantiers des petits ports de la Normandie et de la Bretagne, pour être amenés, en longeant les côtes, soit à Montreuil, soit à Calais, soit à Dunkerque, où on les avait fait gréer et armer par des marins ; puis ces embarcations avaient été immédiatement placées sous la protection des forts qui défendaient

le port de Boulogne, au nombre de cinq : *le Fort de la Creche, le Fort en bois, le Fort Musoir, la Tour de Croi et la Tour d'Ordre*, dont nous avons parlé tout à l'heure.

La ligne d'embossage qui barrait l'entrée du port se composait de deux cent cinquante chaloupes canonnières et de plus de soixante bâtiments de haut-bord ; la division des *cannonnières impériales* en faisait partie. Indépendamment de cette formidable ligne de défense, toute la côte était encore hérissée de batteries de canons de gros calibre, servies par les artilleurs de l'armée de terre.

Au fond du port, il y avait un petit pont en bois qu'on appelait *le Pont de service*. Le magasin des poudres, des gargousses et des cartouches était derrière, et renfermait d'immenses munitions. La retraite battue, on ne passait plus sur ce pont sans donner le mot d'ordre à la seconde sentinelle, car la première sentinelle laissait toujours passer, mais elle ne laissait jamais revenir.

Ainsi, un individu venant à oublier le mot d'ordre, une fois sur ce pont, auquel les troupes de terre avaient donné le nom de *Pont du Diable*, c'était fait de lui : il était repoussé par le second factionnaire sur le premier, et celui-ci avait l'ordre de passer sa baïonnette au travers du corps de quiconque se serait engagé dans ce passage dangereux sans pouvoir répondre au *qui vive* de la dernière sentinelle.

Ces précautions si rigoureuses étaient devenues nécessaires à cause du voisinage de la poudrière, qu'une étincelle eût fait sauter, ainsi que la ville et les deux camps. La nuit, on fermait l'entrée du port, du côté de la mer, par une énorme chaîne. Du côté de la terre, les quais étaient garnis de factionnaires placés à quinze pas de distance les uns des autres, qui criaient de quart d'heure en quart d'heure : *Sentinelle, prenez garde à vous !...* Et les soldats de marine juchés dans les huniers répondaient à ce cri par celui de *bon quart !...* qu'ils mettaient une sorte d'amour-propre à prononcer d'une voix traînante et sinistre. Rien alors n'était plus monotone que ce roulement continu d'avertissements et de voix, que le calme de la nuit rendait plus triste encore.

Après avoir visité dans les plus grands détails le magasin général, l'arsenal, la corderie et toutes les constructions, Napoléon était

rentré de très-bonne heure à sa baraque pour se livrer à des travaux de cabinet.

Il était trois heures de l'après-midi, lorsque tout à coup le fracas d'une artillerie formidable se fait entendre : c'est Nelson ! L'amiral anglais a aperçu distinctement l'Empereur, accompagné de tout l'état-major de la marine, sur les côtes : *Buonaparte est à Boulogne !* a-t-il été dit à ses capitaines.

Il a sur le cœur l'échec que Bruix lui a déjà fait essayer ; il veut le réparer et tenter de nouveau le sort des armes. Nelson s'imagina cette fois que pour forcer la flotte française à se resserrer dans le port, afin de l'entasser pour la mieux incendier, il lui suffira du vaisseau-amiral, de quatre frégates, de trois bricks et de quelques bombardes avec des brûlots.

C'est dans cette persuasion que le vaisseau qu'il monte vient de lâcher sa première bordée ; mais l'artillerie française lui répond aussitôt, et le combat s'engage avec une égale ardeur de part et d'autre.

A ce bruit, Napoléon est sorti précipitamment de sa baraque, il a appelé ses aides-de-camp :

— Mon cheval, Messieurs ! mon cheval ! Il nous faut aller voir cela.

Rapp court aux écuries ; mais un malheureux hasard veut que Jardin, premier piqueur, ne s'y trouve pas pour seller. Le palefrenier qui le remplace n'ayant pas mis au cheval de l'Empereur sa bride accoutumée, l'animal recule, se cabre, et finit par désarçonner son cavalier, qui se relève et applique un vigoureux coup de cravache sur la tête du cheval, en disant :

-- Eh bien ! j'irai à pied !...

Les aides-de-camp de Napoléon remettent leurs chevaux aux mains des piqueurs et accompagnent l'Empereur, qui traverse le quartier-général, où tout est en mouvement, impatient d'observer de près les manœuvres d'attaque et les moyens de défense.

Il est bientôt rejoint par l'amiral Bruix et une partie de son état-major. En ce moment les cinq cents bouches des chaloupes canonnières françaises commencent à jouer sur l'ennemi, indépendamment de toutes les batteries des forts.

Chaque bouche à feu tire environ deux coups à la minute. Le vaisseau-amiral, les frégates et les bricks y répondent en lâchant tou-

tes leurs bordées : c'est un vacarme tel qu'on s'entend à peine en se parlant ; on ne se voit guère mieux, parce que le vent de mer chasse la fumée du canon sur le rivage. On sent la terre trembler sous ses pas ; le ciel n'est qu'un épais brouillard rouge et bleu.

Suivi seulement de l'amiral et de quelques-uns de ses officiers, l'Empereur se jette dans un canot que d'habiles marins de la garde manœuvrent, et se fait porter à force de rames au milieu des bâtiments qui forment la ligne d'embossage, en affrontant une grêle de boulets qui se croisent en tous sens ; il parcourt ainsi toute la ligne. Arrivé près de la tour de Croï :

— Amiral ! dit-il à Bruix, il faut doubler le fort.

Bruix, effrayé des dangers auxquels l'Empereur s'est exposé déjà et de l'inutile péril qu'il veut courir encore, lui représente en termes respectueux toute l'imprudencé de cette manœuvre. Napoléon, impatient, n'a pas eu l'air de l'écouter et s'adressant aux marins :

— Tout droit, vous dis-je !

— Sire, ajoute Bruix, que gagnerons-nous à doubler le fort ? rien que des boulets !

— Eh bien ! monsieur l'amiral, répond Napoléon d'un ton sardonique, c'est déjà quelque chose. Mais bah !... Les boulets ne sont que pour ceux qui en ont peur.

— Sire, je puis assurer à Votre Majesté qu'en tournant le fort elle arrivera plus vite que si elle le doublait.

— Messieurs les marins, continuez de ramer dans cette direction, reprend l'Empereur.

Au risque d'encourir une disgrâce complète, Bruix donne l'ordre contraire, en faisant, avec la main, un signal d'arrêt.

— Marins de *ma* garde, obéissez à votre Empereur ! s'écrie d'une voix terrible Napoléon, qui a deviné le signal de l'amiral.

— Marins de *la* garde, je vous le défends ! reprend Bruix avec une pose vraiment sublime et en agitant au-dessus de sa tête son bâton de commandant. En même temps il jette un regard superbe à Napoléon en ajoutant :

— Je suis ici sur mon terrain ! Les marins sont à moi ! Ils n'ont d'ordres à recevoir que de moi ! Encore une fois, marins de la garde, obéissez à votre amiral !

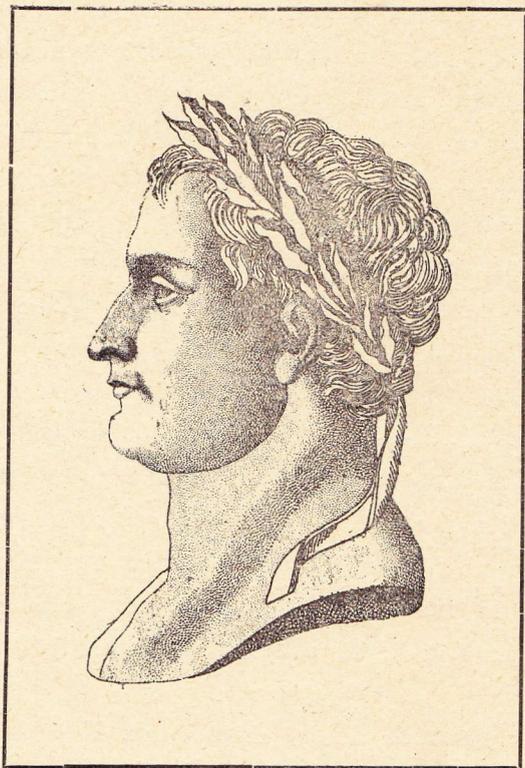
Les marins restent indécis... Ils ne savent, auquel de ces deux

maîtres ils doivent obéir. Bruix a remarqué cette hésitation, il reprend avec une colère qu'il ne cherche point à dissimuler :

— Pressez le mouvement et ensemble!... Ou, sinon, le premier de vous à qui je vois la rame haute, je le fais fusiller au retour comme un traître!

A l'instant même, le canot fila et tourna la tour de Croï comme la faible ablette évite la gueule du brochet.

Obligé d'en passer par là, Napoléon avait brusquement tourné



le dos à l'amiral, et, les bras croisés sur la poitrine, sifflait entre ses dents en regardant fixement devant lui.

A peine le canot avait-il nagé dix brases, qu'une embarcation de munitions qui doublait la tour de Croï est criblée par les boulets et coule bas ; son pavillon flotte un instant sur la mer, puis disparaît en ne laissant à sa place qu'un vaste entonnoir où l'eau se précipite en bouillonnant.

— Eh bien! Sire? s'écria Bruix en regardant l'Empereur.

Napoléon avait éprouvé comme un mouvement de vive contrariété ; il continua de siffler, sans même regarder Bruix. Le reste de cette dangereuse promenade se fit sans accident.

Arrivé au petit port de Wimereux, Napoléon, sans adresser la parole à l'amiral, qui, chapeau bas, lui présentait le bras pour l'aider à passer du canot à terre, s'élança sur le rivage sans le secours de personne. Le combat durait toujours.

Du rivage de Boulogne, le soir à dix heures, l'œil embrassait le spectacle le plus imposant et le plus terrible qu'on pût voir.

Dans cette obscurité, les bombes et les boulets, qui se croisaient en tous sens, formaient, au-dessus du port et de la ville, comme un immense berceau de feu. Les détonations continuelles de toute cette artillerie, que les échos des falaises rendaient plus effrayantes encore, produisaient un fracas dont rien ne peut donner l'idée.

Et cependant, chose singulière ! personne dans la ville n'avait peur, tant les paisibles habitants s'étaient familiarisés avec les scènes de ce genre ; à force de vivre avec les soldats, l'insouciance militaire les avait gagnés eux-mêmes.

Ce jour là, on joua, on dansa, on rit comme on le faisait habituellement, mais ce fut au bruit du canon. Les hommes allèrent à leurs affaires, les femmes s'occupèrent de leur ménage, les jeunes filles pensèrent à leurs amours. Dans aucune maison l'heure de dîner ne fut reculée un instant, et après dîner on se rendit sur les falaises pour voir le combat de plus près, comme à Paris on se fût rendu à la représentation d'un bruyant mélodrame au Cirque Franconi.

Cependant les résultats de la tentative de Nelson ne répondirent pas à son attente : l'effet de son artillerie et de ses bombes fut à peu près nul.

Il ne put même parvenir à ébranler la ligne d'embossage. Un bateau plat, une chaloupe canonnière et l'embarcation que nous avons vue s'engager imprudemment sous le vent de la tour de Croÿ, furent coulés à fond. A onze heures du soir la position de Nelson, bien loin d'être inquiétante pour les Français devint extrêmement périlleuse pour lui ; aussi ramena-t-il son escadre dans les ports de Margate et de Deal.

C'était la seconde fois que son orgueil était humilié ; il dissimula

l'affront fait à son pavillon en prétendant que cette seconde tentative n'était qu'une *simple reconnaissance* ; mais les Anglais rendirent plus que lui justice à la belle conduite des Français. et le parlement ne vit dans les présomptueuses promesses de l'amiral que « *l'acte d'une déplorable témérité et un grand mépris pour la vie des hommes.* »

La nation anglaise fut même étonnée du ton modeste avec lequel le gouvernement français rendit compte de l'événement.

L'Empereur ne laissa pas sans récompense les services des braves qui s'étaient le plus distingués à cette affaire. Appelés devant lui à une grande revue qu'il passa, ils lui furent tous présentés, et, au lieu des fusils d'honneur, des grenades et des haches d'abordage qu'ils eussent reçus une année auparavant, il leur donna la décoration de la Légion-d'Honneur. A partir de ce jour, les deux armées ne firent plus que se menacer sans en venir sérieusement aux prises.

Mais une affaire dont les résultats pouvaient devenir sérieux, fournit à Napoléon l'occasion de montrer jusqu'où allait cette puissance mystérieuse qu'il exerçait sur le moral de ses soldats.

Nous parlions tout à l'heure des régiments de ligne qui s'étaient distingués dans le dernier combat contre Nelson, et qui lui avaient été présentés à une grande revue. Ces régiments étaient les 36^e et 57^e de ligne, avec le 10^e d'infanterie légère. En présence de toute l'armée Napoléon avait fait sortir des rangs tous les chefs de ces trois régiments, depuis les caporaux jusqu'aux colonels, leur avait fait former le cercle, s'était placé au centre, et leur avait témoigné vivement toute sa satisfaction en leur rappelant la belle conduite qu'ils avaient tenue sous le feu des Anglais.

Dans cette circonstance, l'Empereur avait cajolé les sous-officiers plus que les autres, en leur disant que c'était principalement à eux qu'il était redevable de la bonne éducation des jeunes soldats. Les capitaines et les chefs de bataillon, cependant, n'avaient point été oubliés.

— Messieurs, leur avait-il dit, j'ai remarqué l'ensemble et la précision des manœuvres que vous avez fait exécuter. Quant à vous, messieurs les colonels, vous devez être fiers de commander à de tels hommes ; et vous, soldats, vous devez vous trouver honorés d'obéir à de tels chefs.

Comme on le voit, chacun avait eu sa part d'éloges. Cette distinction si flatteuse n'excita pas trop la jalousie des autres corps de l'armée ; et, de leur côté, la revue terminée, les 36^e et 57^e de ligne avec le 10^e d'infanterie légère, quoique favorisés si particulièrement regagnèrent sans jactance leurs cantonnements.

Malheureusement, les jeunes gens de Boulogne, parmi lesquels se trouvaient quelques artistes et plusieurs étudiants de Paris, alors en vacances chez leurs parents, vinrent tout gâter.

Dans l'après-midi, des soldats appartenant à ces trois derniers régiments, un peu plus fiers que leurs camarades, allèrent fêter leur triomphe dans une guinguette qui n'était ordinairement fréquentée que par les grenadiers de la vieille garde.

Si cette démarche n'était pas une infraction à la discipline, au moins était-elle une imprudence ; mais les grognards, qui étaient si terribles sur le champ de bataille, étaient d'humeur très tolérante partout ailleurs, surtout à la guinguette.

Les grenadiers accueillirent donc très bien les soldats de la ligne et leur firent de leur mieux ce qu'on appelle les honneurs de chez soi.

On commença par boire tranquillement en parlant *campagnes* ; puis la conversation devint plus animée au sujet de l'Italie : on s'échauffa sur l'Égypte, on se fâcha presque au sujet du camp de Boulogne ; toutefois on trinqua de nouveau.

Mais en ce moment, un élève de l'atelier de David, qui se trouvait là, parmi les buveurs, s'avisa, en véritable étourdi, de chanter des couplets improvisés par un clerc de notaire après la revue, et dans lesquels la bravoure et les exploits des soldats de la ligne étaient célébrés, sans qu'il y fût dit un mot à la louange des grenadiers de la vieille garde.

Les choses ne pouvaient durer longtemps ainsi. Les soldats de la ligne n'imposant pas silence au chanteur, les grognards, poussés à bout, protestèrent hautement contre les couplets, et l'un d'eux, nommé Morland, prévôt de salle, grenadier d'une taille gigantesque et d'une force herculéenne, se leva brusquement, retroussa sa moustache, et, brisant son verre sur la table, dit d'un air flegmatique :

— Assez de romances de ce numéro-là !... Cette manière de se comporter, en société, au vis-à-vis des anciens, est *intempestive* de la

part d'un pékin et de relintintins de conscrits. Suffit ! Ça ne peut pas se passer sans conversation avec *la mère Michel*.

Et à ces mots, Morland avait promené un regard exterminateur sur les soldats de ligne, en frappant du plat de la main sur le fourreau du demi espadon qu'il portait à son côté comme insigne de sa qualité de *prévôt*.

La querelle s'engagea aussitôt d'une manière générale. On se dit de gros mots, on se menaça, sans cependant faire trop de tapage, dans la crainte d'attirer quelque ronde d'officier, d'autant plus qu'il était tard ; mais on ne se sépare pas sans s'être donné rendez vous pour le lendemain, après l'appel du matin, aux environs de Marquise, joli petit village à une lieue et demie de Boulogne.

Plus de cent grenadiers de la vieille garde se rendirent séparément au rendez-vous, et trouvèrent, en arrivant, le terrain déjà occupé par un nombre à peu près égal de soldats de la ligne, presque tous maîtres d'armes ou prévôts.

Chacun des adversaires ayant fait choix d'un champion, sans explications, sans récriminations, sans bruit, tous mirent habit bas et le sabre ou le fleuret démoucheté à la main, et se battirent pendant une demi-heure avec une fureur que le silence rendait plus terrible encore.

Morland tua à lui seul cinq hommes du 10^e léger.

On ne sait où se fût arrêtée cette boucherie, si le maréchal Davoust, prévenu malheureusement trop tard, n'eût fait partir en toute hâte un escadron du 6^e de hussards commandé par Lasalle, et un second escadron de cuirassiers de la brigade Kellermann, qui dispersèrent les combattants en exécutant sur eux une charge en règle.

Les grenadiers avaient perdu douze hommes, et les soldats de la ligne vingt et un. Quant aux blessés, ils étaient de part et d'autre en très grand nombre.

Bientôt instruit par Davoust du sujet et des tristes résultats de cette affaire de corps, Napoléon se montra encore plus peiné qu'indigné :

— J'infligerai à mes grenadiers, dit-il au maréchal, une punition telle qu'ils ne l'oublieront depuis longtemps !

— Sire, je ferai respectueusement observer à Votre Majesté que la garde n'est pas plus coupable que la ligne.

— Pardonnez-moi, monsieur le maréchal, reprit vivement Napoléon; les soldats de ma garde doivent montrer l'exemple en tout; ils ne doivent pas se conduire comme des écoliers : les soldats de ma garde ont eu tort de se formaliser de quelques couplets détestables chantés dans un cabaret par un jeune étourdi de la ville, étranger aux usages militaires. Oui, je punirai sévèrement mes grenadiers, parce que s'ils étaient restés dans les cantines de leur quartier à s'amuser honnêtement entre eux, cela ne serait pas arrivé; mais c'est chose impossible à obtenir de MM. les chefs de corps, qu'ils veuillent bien veiller un peu à la conduite de leurs soldats! Quand on a l'honneur d'être dans ma garde, on doit savoir se mettre au-dessus de toutes ces petites passions de l'amour-propre, entendez-vous, monsieur le maréchal?

Davoust, s'imaginant, à voir l'Empereur si courroucé, qu'il allait faire passer une partie de sa division devant une commission militaire, se hasarda encore à dire d'un ton indécis, selon son habitude :

— Cependant, Sire, Votre Majesté ne peut pas mettre deux cents hommes au cachot en attendant qu'elle les fasse comparaître devant un conseil de guerre.

— Eh! monsieur le maréchal, reprit Napoléon avec emportement. il ne s'agit ni de cachot ni de conseil de guerre; le remède serait pire que le mal; j'ai mieux que cela dans mon sac. Je connais le soldat, je sais son endroit vulnérable, et c'est là que je frapperai. Donnez l'ordre de faire assembler sur-le-champ ma garde, et faites en sorte qu'aucun des délinquants ne manque à l'appel. Ah! ah! messieurs les grenadiers, vous vous conduisez comme des écoliers!... Eh bien! c'est comme des écoliers que vous serez traités. On va voir.

Une heure après, le tambour battait aux champs, et toute la ligne présentait les armes à l'Empereur. Les acteurs de la scène tragique du matin étaient en sa présence, dix pas en avant du front de bandière; Napoléon leur jeta un regard sévère et leur dit :

— Je sais pourquoi vous vous êtes battus ce matin! Plus de trente de mes braves ont succombé dans une lutte indigne de vous et d'eux! C'est vous qui avez été les provocateurs!

Ici un léger murmure se fit entendre.

— Qu'est ce ! reprit l'Empereur avec un accent terrible et comme en prêtant l'oreille. Puis, grossissant sa voix, il répéta :

— C'est vous qui avez été les provocateurs ! vous serez punis ! Je veux que demain les Boulonnais soient témoins de cette punition, comme j'espère qu'ils le seront de votre repentir, car, en égorgeant froidement vos frères d'armes vous avez plus que démérité d'eux et de moi. Commandant Gros, ajouta-t-il d'une voix éclatante, faites mettre *l'arme sous le bras gauche* à ces hommes-là, car aujourd'hui ils ne sont pas dignes de me présenter les armes... Allons, commandant ! *par file à droite*, et qu'ils rentrent à leur quartier, où vous les consignerez tous !... Maintenant à demain !

Et l'Empereur se retira. Lorsque l'aigle vint à passer devant lui et que le drapeau s'inclina, Napoléon tourna la tête pour éviter de le saluer. Cette marque affectée d'indifférence n'échappa à aucun des grognards et leur porta au cœur un coup sensible.

Ce n'était là cependant que le commencement de la punition qu'avait résolue l'Empereur, punition bien légère pour qui ne connaissait pas la susceptibilité des soldats de la vieille garde.

Napoléon fit imprimer le soir même les couplets cause de tout le malheur. Il les fit distribuer ensuite avec profusion dans la ville, et les envoya le lendemain matin au colonel Dorsenne, en ordonnant que ceux des grenadiers qui s'étaient battus la veille les portassent attachés sur leur poitrine, à côté du revers de l'habit et parussent ainsi *décorés* devant lui.

Ce fut réellement un spectacle attendrissant que de voir ces braves défilér la parade avec ce maudit petit papier blanc qui tranchait sur leur uniforme bleu.

Tous passèrent en silence devant l'Empereur, l'air morne et abattu, et si quelques-uns osèrent lever les yeux sur lui, ce ne fut que pour lui jeter un regard suppliant. On vit de grosses larmes couler dans les yeux de ceux des *grognards* qui s'étaient montrés les plus acharnés contre ces pauvres *relintintins*. Morland, entre autres, suffoquait ; il est vrai qu'il devait avoir sur la conscience plus d'une botte secrète à se reprocher.

Pendant ce temps, Napoléon, à cheval et entouré d'un brillant état-major, conservait son impassible sévérité, tandis que la foule des habitants de Boulogne ne cessait de crier : *Vive l'Empereur !*

Le cri de *Vive la vieille garde!* s'étant fait entendre une fois, Napoléon l'étoffa aussitôt en se retournant vivement sur son cheval et en faisant de la main un geste comme pour dire : *Taisez vous!* et la foule s'était tue, car elle avait compris son intention ; elle savait qu'il n'était pas homme à garder longtemps rancune à ses vieux compagnons de gloire, à la poitrine desquels il allait bientôt attacher un insigne tout nouveau et plus héroïque que ce petit papier imprimé... l'étoile de la Légion-d'Honneur !

Or, le soir même, la guinguette des grenadiers de la vieille garde était encombrée. Tous les soldats de la ligne qui avaient été blessés par eux vinrent la visiter ; et, au fur et à mesure qu'un des champions entrait, Morland le prenait dans ses bras, l'embrassait et le serrait à l'étouffer, en lui disant d'un ton théâtral :

— A la vie, à la mort !

Le maître de la guinguette profita sans doute de l'enthousiasme général pour mettre un peu plus d'eau que d'habitude dans son vin.

Quoi qu'il en soit, d'après le conseil que lui donna un loustic du 10^e d'infanterie légère, à la place de son enseigne insignifiante, il fit peindre de profil une grosse tête de matelot anglais avec un nez d'une longueur démesurée, et fit écrire au-dessous les vers suivants de la chanson qui avait provoqué le triste événement de la veille. Ces vers rappelaient en même temps l'attentat commis sur la personne de Napoléon quatre ans auparavant.

« En vous forçant à l'arme égale,
 Vous verrez que nos soldats
 Ont la machine infernale
 Placée au bout de leurs bras »

L'Empereur ne s'était pas trompé en disant que les couplets de cette chanson devaient être détestables ; mais en apprenant le dénouement de ce drame sanglant, il parut fort satisfait, et dit à Rapp en souriant :

— Une chose m'étonne dans tout cela : c'est que M. *Tron de diable Bagasse* ne se soit pas fourré dans cette bagarre.

Pendant, tous ceux qui dans l'armée avaient obtenu des armes d'honneur, avaient reçu une lettre d'avis qui leur annonçait que pour acquitter la dette de la patrie envers eux, et remplacer ces armes qu'ils avaient sa mériter à différentes époques, ils étaient nommés

NAPOLEON



L. OPDEBEEK — EDITEUR — ANVERS

PAUL BELETTE

NAPOLÉON

SA VIE, SES GUERRES

5^e EDITION



L. OPDEBEEK

— ÉDITEUR —

ANVERS